

Reaktionen ausländischer Germanisten auf „Das Amerikanische Hospital“:

Dr. Lidwine Portes, Université d'Aix-en-Provence

J'ai lu cette semaine *L'Hôpital américain* et je me suis régalée !

Je livre ici quelques-unes de mes réactions, personnelles et pas encore universitaires.

- D'abord j'ai été étonnée dès le début du roman par le changement de ton par rapport au précédent roman. *L'hôpital américain* est dès ses premières pages un roman vraiment très personnel, confidentiel presque.

- J'en ai aimé en particulier l'écriture qui tient le lecteur du début à la fin dans un unique souffle. Je me suis sentie particulièrement chez moi dans ce roman dont j'ai trouvé le style, le rythme des phrases, tout évident, hyper clair, comme dans une unique phrase que l'on commence et que l'on ne lâche pas du début jusqu'à la fin. Une unité particulièrement remarquable donc. A tel point que j'avais l'impression qu'il était écrit en français. (D'ailleurs parfois je me demande pourquoi tu n'écris pas un roman en français, mais c'est une autre discussion)

- Je dois avouer qu'à la fin du roman j'étais tellement prise dans l'histoire d'Hélène et de l'Américain que j'en avais oublié jusqu'à l'existence du narrateur et que pendant un moment j'ai été vraiment déstabilisée par son retour sur le devant de la scène ! Mais ensuite je me suis ressaisie et je suis ressortie de l'histoire et de la fiction.

- Je crois que la mise en scène du récit contribue aussi à cette impression d'unité : un titre, un lieu, une rencontre. Et puis ce dialogue entre ces deux êtres qui pourrait être infini (ce qui rejoint mon impression à la fin du roman, quand le narrateur reparâit et met fin à ce dialogue, un instant j'ai eu un mouvement de révolte, mais qu'est-ce qu'il fait la celui-là à interrompre cette histoire ?!) Mais bien sûr qu'il doit refermer la boîte de Pandore qu'il a ouverte.

- J'ai adoré toutes les parties consacrées à la ville et en particulier le long passage sur la ville dans la dernière partie du roman. J'ai trouvé ce passage **magistral**. Je suis peut-être à côté de la plaque, mais ça m'a évoqué Kafka, en particulier *Amerika*, ou encore Döblin et son grand roman.

Pour les passages sur Paris, les parcs, la rue de Nerval, le Père Lachaise, la scène des chats, vraiment c'est génial ! (A ce propos, il faut que je te parle d'un truc, mais dans mon prochain mail)

- Et bien sûr la réflexion sous-jacente sur la civilisation, à travers et au-delà de l'histoire individuelle d'amour et de douleur. Le croisement entre le soldat qui prend des vies et la jeune femme qui n'arrive pas à donner la vie. Comment finalement les protagonistes se retrouvent à des tas de moments des réservoirs de drames universels tout en étant absolument ancrés et déterminés par leur histoire et leurs drames individuels. Et les deux entrées possibles dans le roman, les deux grilles de lecture.

Le va-et-vient permanent entre l'enfer et le paradis, entre la ville et ses parcs, signe de la grande civilisation, de la culture, et l'enfer de la guerre, à quelques miles du jardin d'Eden, et une ville qui se transforme en inferno à la fin du roman, en jungle sauvage, en ogre qui ne fait que peu de cas des hommes qu'elle engloutit.

Et ces deux protagonistes au milieu, épris de poésie, qui tendent vers la vie mais sont systématiquement ramenés à ou hantés par la mort, dans l'enceinte de cet hôpital américain. Deux protagonistes qui nous interrogent sur l'humanité et son devenir, en figurant à leur manière ce que seraient devenus Adam et Eve : un rescapé agoraphobe traumatisé par la violence de la civilisation et une femme stérile, qui ne peut plus enfanter, et donc donner suite à l'humanité, mais deux personnages qui se remémorent vaguement le paradis perdu, à travers leurs ballades dans les jardins parisiens.

Je ne doute pas que ces aspects feront couler l'encre des germanistes.. !

-En fait je trouve ce roman subtil, car en plus il est court, et il concentre en lui tout un potentiel évocateur, des références (littéraires), des réflexions politico-historiques (Irak, France), et véritablement métaphysiques.

- Finalement j'ai trouvé aussi que la radiographie que tu livres de l'âme d'Hélène n'est par moment rien moins qu'une radiographie de l'âme française, au moment où chez nous l'on parle tant d'identité nationale, ton roman ferait fureur. Comme il est fréquent de mieux voir avec la distance (celle du temps et celle de l'identité aussi), tu cernes avec pertinence une période particulière (les années Juppé), mais aussi des constantes indémodables de l'identité française, à travers les différences de position entre l'américain et la Parisienne, il y a tout un

pan de l'identité française qui voit le jour, ou encore dans les références littéraires et le background poétique d'Hélène, ou encore dans les scènes de masse vers la fin du roman.

Je suis persuadée que ce roman va plaire à tes lecteurs français et je ne vois pas comment une maison d'édition française pourrait ne pas acheter les droits.

Le livre m'a touchée. Curieusement, alors que les thèmes abordés dans ce roman sont plutôt sombres et la démarche initiale mélancolique, il m'a redonné du tonus, tant il est juste, sans fards, dans sa radiographie de l'âme humaine. Et curieusement encore, l'impression qu'il me laisse n'est pas celle d'un roman sombre, mais plein de lumière au contraire, celle du désert et celle des jardins de la ville. En conclusion je suis en train de le relire, car je veux maintenant prendre un peu de recul sur mes réactions.

Professor David Dollenmayer, Worcester Polytechnic Institute

Träger des Helen-und Kurt Wolff Übersetzerpreise

I just reread the ending of the novel where the narrator reenters to reveal himself as the translator of Bishop and relate the end of his marriage.

I was very moved and have been thinking a lot about the novel since I finished reading it a few weeks ago. Although some of the underlying story is familiar, *mutatis mutandis*, from *Ein Garten im Norden* and *Der König von Korsika*, *Das amerikanische Hospital* is for me very different from your other works I have read.

I find the two central characters compelling and the theme of modern medicine and the physical and the psychological cures it can and can't effect very powerful. The re-entrance of the narrator at the end is a surprise and adds an entirely new dimension -- the presentation of the disjunction in the required masturbation is brilliant, as is the tableau of Mastroianni crossing the hospital lobby (it reminded me strongly of the scene in Th. Mann's "Tristan" in which the Pastorin Höllenrauch, "die 13 Kinder zur Welt gebracht hatte und keines Gedankens mehr fähig war," glides through the common room of the sanitorium).

A heart-breaking novel and utterly believable as far as Cote's denouement teaching literature in a Catholic secondary school is concerned.

Professor Stephen Brockmann, Carnegie Mellon University, Pittsburgh PA

Dear Michael Kleeberg,

Last Monday I spent the entire day on the train and read your novel *The American Hospital* with great interest.... I like the novel very much; like everything that you write, it is beautifully written and a pleasure to read. To my surprise I also found the novel quite autobiographical, although by the end of the novel one has almost forgotten the fact that the story is told by a narrator who announces his presence at the beginning of the novel, rather nostalgically invoking the years he had spent in Paris. It's quite clear, or at least so it seems to me, that you yourself are the narrator. And although the novel deals to a large extent with America and with war, it is also a love letter to the city of Paris. I was particularly struck by your beautiful description of the city during the great strike, when once again pedestrians took possession of their city. The novel also goes into an unusual amount of detail about methods of artificial insemination, since it deals with the attempt by a young woman (or more precisely: by a young couple) to have a child. This is the first time I have encountered such a detailed literary description of these procedures. Again here, I suspect that a great deal is autobiographical. (Specifically, I have never before read such a precise description of what it feels like to be the MAN during such a procedure, a man stuck in a tiny room with porno magazines. But all of this is described with tact and understanding.)

Almost half of the novel, however, deals with an American officer and the psychological problems caused for him by the first Gulf War, what is now generally known as Gulf War Syndrome, and of course as an American I read about this with particular interest. I am at any rate someone who is interested in the first war fought by the United States in the Persian Gulf, a war that as far as I know to this day has not really been worked through in American literature, although there is one book, *Jarhead*, by a former Marine (Anthony Swofford), that is quite good. (There may well be more than this; but I'm not aware of it, even though I keep my eyes open for this kind of thing.) I happened to be against the Gulf War in 1991, but in retrospect I have to admit that it was certainly not as ill-advised as the second war against Iraq, in which we are unfortunately still stuck. But your novel brought the first war back to my mind's eye, along with the many problems that it caused, even though it actually, or at least to all appearances, went quite well and was surprisingly easy (at least for our side). I found your description of the American officer and his psychological problems quite moving.

I admit that I know hardly any soldiers, and also no officers, and for this reason it is impossible for me to say whether it's possible for an officer to actually be as educated and intelligent as the officer in your story, who above all happens to know a great deal about literature—something that I would hardly expect from most American soldiers. But I suspect that such a thing is not entirely impossible, even if it may be rather improbable. A few weeks ago, in Philadelphia, I met a brilliant man from the Pentagon—admittedly a civilian—who told me that the people he deals with day-in and day-out at the Pentagon are quite formidable people with great intelligence. So I imagine that the prejudices that I and people like me have about stupid soldiers are often quite simply wrong. The psychological and political development of your officer is also noteworthy: at the beginning he is a highly intelligent defender of the military, but at the end he just wants to get out, and the supposedly easy war has destroyed him psychologically; even politically he begins to cast doubts on the war. (I found the reflections on the Marsh Arabs in southern Iraq particularly depressing, a group of people whom Saddam annihilated after the end of the war.) There are particular images that (unfortunately?) will remain with me, particularly the images of the birds stuck in the oil or the child soldiers whose Achilles heels were cut so that they could not run away. All of this sounds virtually impossible—especially if one happens to read about it during a beautiful day trip through the autumnal countryside of Pennsylvania—but I suspect (without knowing for sure) that it actually happened.

So let me congratulate you on a job well done! I hope that there will be an English-language translation, and I could easily envision considerable interest in your novel in the United States, precisely because of your moving description of Gulf War Syndrome and of the war itself. It continues to surprise me how little impact the various wars fought by the United States since Vietnam have had on American literature, and for this reason there would be a certain justifiable irony if the first major literary depiction of the First Gulf War were to come from abroad—and from Germany of all places!

Professor Elena Agazzi, Universität Bergamo

Siamo nella Parigi degli anni '90. Attesi ed imprevisti s'intrecciano come liane intorno alla storia di una donna e di un uomo che non hanno molto in comune: solo l'incrollabile speranza di deviare il corso di una vita, implacabilmente segnata dalla paura di fallire. Ma che cosa è il successo, che cosa la sconfitta, se non il frutto di una sfida che impone di alzare sempre di un poco l'asticella del salto in alto dell'esistenza umana? Cote ed Hélène si incontrano nell'ospedale americano di Parigi: lui, l'americano, per curarsi da uno *post-traumatic stress disorder*, che l'ha travolto durante i terribili combattimenti della Guerra del Golfo; lei, la francese, per sottoporsi ad un'inseminazione assistita che dovrebbe renderla finalmente madre. Solo sorreggendosi emotivamente a vicenda, grazie a lunghi colloqui in cui diventa sempre pi  chiaro lo scarto tra caso e colpa, i due si liberano dalla corazza della loro paralisi psicologica e ritornano a vivere.

Kleeberg traccia la partitura di questi destini incrociati dosando in parti perfette gli ingredienti di una storia in cui non solo   possibile, ma anche necessario spalancare gli occhi su un mondo di conflitti e di violenze, di soprusi e di crimini contro l'umanit , ma anche di paradisi sconosciuti e di molte, faticose, quotidianit . Il suo stile elegante e piano si accompagna allo svolgersi del racconto, che stringe in ogni singolo cerchio un mondo fatto ora di fotogrammi in bianco e nero, ora di coloratissimi orizzonti, che alludono a una fuga verso la libert .

Marcello Mastroianni fa la sua ultima comparsa in pubblico prima di consegnarsi ad un'irrevocabile fine nel reparto dei malati terminali dell'ospedale americano, mentre il marito di Hélène emerge dal fondo della scena nel ruolo del convitato di pietra. Presente da sempre, ma ignorato,   testimone della battaglia che la moglie e Cote hanno ingaggiato contro la rassegnazione. Diventer  un ricordo tra i tanti e un reduce, come l'uomo e la donna della storia.